

«Jusqu'ici, on n'a trouvé aucun squelette d'ancêtre de la girafe avec un petit cou»

Libération

28 mars 2013

Entretien avec la Berlinoise Judith Schalansky

(propos recueillis par Philippe Lançon)

Judith Schalansky a 32 ans et vit à Berlin, une ville qui lui donne parfois l'impression de ne pas exister. Née en Poméranie (ex-RDA), elle a étudié le design et l'histoire de l'art, avant d'enseigner la typographie. Elle vit désormais des livres qu'elle écrit et de ceux qu'elle maquette. Elle aime les dessins, les cartes, la géographie et la biologie. Ils nourrissent son univers d'écrivain. En 2010, elle a publié chez Arthaud un *Atlas des îles abandonnées*. Elle décrivait, précisément et brièvement, l'histoire et la forme des îles qui la font rêver et où personne ne vit. Son pays d'enfance, qui n'existe plus tout à fait et d'où pas mal de gens sont partis, est le cadre de son premier roman publié en France, *l'Inconstance de l'espèce*.

Inge Lohmark, un professeur de biologie amer et passionné, en fin de carrière, se préserve de ses élèves, de ses désillusions, des effets de la solitude et plus généralement du monde, en observant la vie sous toutes ses formes. On est après la réunification de l'Allemagne. Son mari élève des autruches. Sa fille vit aux Etats-Unis. Science et conscience riment plus que jamais, quoique douloureusement. Tout ce que comprend Inge de la survie et de l'évolution s'applique sans doute à elle-même et à son pays perdu, la RDA, mais Judith Schalansky est trop bonne romancière pour l'écrire aussi généralement. Si son livre devait être adapté au cinéma, elle aimerait que ce soit par Christian Petzold, le réalisateur de « Barbara », qu'elle admire. C'est en effet à ce film que *l'Inconstance de l'espèce* fait parfois songer.

En allemand, le titre de votre livre est : le Cou de la girafe. Inge Lohmark parle de l'évolution de cet animal à ses élèves. Pourquoi ?

A l'école, j'ai toujours été fascinée par l'exemple célèbre de la girafe. Il sert d'explication classique à la théorie de l'évolution. La théorie de Lamarck dit que les ancêtres de la girafe étiraient le cou pour atteindre les feuilles des plus hauts arbres et que cet effort a provoqué le développement du cou. Cette théorie avait beaucoup plus de sens pour moi que celle de Darwin sur le hasard et la sélection : comment penser le hasard ? Il est intéressant de noter que Lamarck, comme Darwin, ne mentionne que brièvement la girafe. Et il est vrai que sa théorie fait rire les chercheurs sérieux : jusqu'ici, on n'a trouvé aucun squelette d'ancêtre de la girafe avec un petit cou. Mais, à l'école, il était clair que la clarté l'emportait sur la conscience. Le long cou de la girafe a été et restera un mythe.

Qu'est-il arrivé au pays où vous êtes née ?

Comme dirait Fontane à la fin d'*Effi Briest*, c'est un champ trop vaste... Pour moi, la RDA est le pays de mon enfance. Il est associé à un fort sentiment « d'être ensemble », à une grande utopie. Quand j'ai découvert ce pays sur un atlas, sa petite taille m'a stupéfiée. Ses frontières étaient déjà aussi visibles que les limites de son système. Bien sûr, la RDA est aujourd'hui une sorte de monde perdu dont les séquelles sont énormes. Nous ne devrions pas oublier ça, sans exception : toute personne qui a grandi et appris à vivre en société en RDA a vécu une rupture dans sa biographie.

Greifswald, votre ville d'enfance, ressemble-t-elle à la ville où enseigne Inge Lohmark ?

Greifswald a une belle université rénovée et va plutôt bien. Mais il existe alentour des villes de province et hanséatiques qui ont perdu un tiers de leurs habitants. J'aime passer du temps en Poméranie. J'aime ses grands espaces, et jusqu'à une certaine désolation, l'atmosphère propre à ceux qui ont été laissés sur le bord de la route. Ce qui arrive là arrive partout ailleurs. Les régions changent, c'est naturel. Ce qui m'a intéressée, c'est la perception biologique de ce changement. On ne devrait pas le voir comme un déclin, mais simplement comme un changement, peut-être même une chance d'aller vers du nouveau. Sur cette planète, si les gens sont attirés par de nombreuses régions, et vont y vivre, c'est précisément parce qu'elles sont peu habitées.

Comment définir le caractère d'Inge Lohmark ?

J'ai inventé le personnage. Mais je crois qu'il existe partout ce genre de femme, un professeur tellement professeur qu'il est difficile de croire qu'elle a un prénom. Ce n'est pas le système socialiste qui lui manque, mais plutôt un système sur lequel s'appuyer. Elle est dépassée par le changement et la liberté. Et d'abord par la liberté de penser, de sentir. Elle ne veut pas être de nouveau déçue. C'est pourquoi elle se raccroche aux sciences naturelles. Elle voudrait qu'elles la consolent de sa solitude, de sa fille qui ne lui rend pas visite, de son mari qui lui tourne le dos. Elle est capable d'enthousiasme lorsqu'elle parle de biologie, des beautés symétriques de la méduse, de la mauvaise herbe qui envahit lentement l'espace urbain. C'est une femme qui se tient chaque jour debout face à sa classe et qui prêche les lois de la nature - transformation et adaptation. Mais, hélas, elle-même est incapable d'adaptation. Ce n'est pas un hasard si son nom rappelle celui de Lamarck. Bien qu'elle prêche le darwinisme sous sa pire forme, la survie du plus fort, au plus profond d'elle-même elle est lamarckiste comme nous tous. Nous croyons tous que nous pouvons transmettre les qualités que nous avons acquises au cours de notre vie.

Le regard d'Inge Lohmark sur le monde est porté par un ton. Lequel ?

Le ton est essentiel et il a été le plus long à trouver. Il est amer, serein, injuste, mais aussi dévoué, doux, et passionné lorsqu'il touche à la nature, à la biologie.

D'où vient que son mari, Wolfgang, dirige une ferme d'autruches ?

La ferme d'autruches est un merveilleux exemple de ce qu'il est possible de faire dans une région dépeuplée. Les gens s'en vont, et soudain arrivent ces animaux exotiques. Cela semble absurde, mais, en même temps, c'est très, très beau.

Qu'apporte la science à la littérature ?

La science est de la littérature. On ne devrait jamais l'oublier. « Culture vient de cultiver », insiste Inge Lohmark, mais, au bout du compte, la science elle-même est un phénomène culturel, fait par l'homme et uniquement d'apparence objective. J'aime par-dessus tout la vieille littérature de recherche. Une fois périmées ses découvertes, on voit clairement quels écrivains sont ses auteurs : Buffon, Diderot, Rousseau... Darwin est naturellement l'un d'eux.

Quel lien faites-vous entre les dessins, les cartes qui figurent dans vos livres, et ce que vous écrivez ?

Pour moi, les images et les textes vont ensemble. Ils se commentent les uns les autres. Le livre est le médium idéal pour ce jeu interactif. La biologie, en particulier, a produit un nombre énorme d'images. Je parle de ce qui en résulte livre après livre. Le premier, *Fraktur mon amour*, est une collection typographique de l'écriture gothique allemande. Le second est un roman de marin dans le genre de W.G. Sebald, où les photos et l'Histoire jouent un rôle important. Dans notre imaginaire, certaines icônes biologiques sont également évidentes : la paramécie, l'archaeopteryx, les arbres

généalogiques. En allemand, le mot « éducation » (Bildung) ne dérive pas par hasard du mot « image » (Bild). Et l'école est affaire de clarté. On peut lire mon roman comme un livre biologique.

Quels sont vos peintres favoris ?

Caspar David Friedrich et J.M.W. Turner. Mon tableau préféré de Turner est au Louvre : « Confluent de la Severn et de la Wye ».

Quel livre vous a donné envie d'écrire ?

Je dirai toujours : *Robinson Crusoé*. Le portrait d'un humain, des humains en général, de sa survie spécifique et cependant universelle.

Avez-vous lu les livres de Christa Wolf - en particulier le dernier, Ville des anges (Seuil), où elle réfléchit à son passé et à celui de la RDA pendant un séjour à Los Angeles ?

Christa Wolf a bien sûr été très importante : *Christa T., Trame d'enfance*. J'ai beaucoup aimé *Ville des anges*, parce qu'il est à la fois léger et sévère, sérieux et auto-ironique. De plus, j'ai également passé quelques semaines à Los Angeles. J'étais boursière de la Villa Aurora, dans la demeure de Lion Feuchtwanger, à Pacific Palisades.

Depuis quinze ans, des romanciers qui ont grandi dans l'ex-RDA publient des livres importants. Comment l'expliquez-vous ?

Oui, la RDA semble être un champ fertile, ouvert au récit historique. Mais, si on y regarde de près, on comprend que cette littérature traite de phénomènes littéraires universels, l'amour et la trahison, soi-même au sein du « nous », l'échec des utopies. Un roman a été très important pour mon propre livre : *l'Ami étranger* (Métailié), publié par Christoph Hein en 1982. C'est le portrait d'une jeune femme, médecin, qui se ferme à son environnement pour ne souffrir d'aucune déception. Inge Lohmark a des liens profonds avec elle.

Copyright 2013. SARL Liberation. All Rights Reserved.